

LETTRE XXXIII

Alèthe, frère de Florent, évêque de Cahors, avait prié saint Paulin de lui donner quelque instruction pour son salut, et pour celui des autres. Notre saint lui répond que ses lumières sont trop faibles, pour éclater un homme, autant spirituel qu'il l'est. Et il ajoute qu'Alèthe portera justement la peine de son indigence, pour avoir demandé l'aumône à celui qui ne pouvait le secourir.

Paulin, à mon très heureux, très vénérable, et très cher frère Alèthe.

Je rends grâces à Dieu, de la bonté qu'il a eue de me faire sentir l'agréable odeur de vos bonnes oeuvres, dans les lettres que vous m'avez écrites. Je les ai reçues par notre cher frère Victor, qui s'est dévoué au service de Dieu, et aux emplois de la charité fraternelle.

Comme il veut bien faire l'office de messenger, et porter nos lettres tous les ans à nos amis, qui sont extrêmement éloignés, nous avons, eux, et moi, le plaisir de nous visiter mutuellement, et de nous consoler, par cet office de charité, qu'il nous rend : Er il nous le rend avec tant d'affection, qu'il semble ne point sentir les fatigues de ses longs, et pénibles voyages.

Nous le considérons aussi comme notre très cher frère, et nous l'aimons avec d'autant plus de tendresse, qu'il s'emploie uniquement comme nous, au service du Seigneur. Il se flatte aussi que vous le favoriserez de votre affection, et qu'il aura autant de part dans votre amitié, qu'il en a dans la nôtre.

C'est donc par ce cher frère que j'ai reçu votre agréable présent, qui m'a d'autant plus réjoui, que je ne l'attendais pas. Je parle de votre élégante lettre, qui m'a découvert le trésor de votre cœur, d'une manière si tendre, et si honnête, que le mien en a été comblé de joie; et comme j'ai connu la pureté de votre intérieur, par celle de vos paroles, j'ai béni Dieu du puissant secours, qu'il me donnait, en me procurant l'honneur de votre amitié.

Mais, pour ce qui regarde le service que vous désirez de moi, dans la pensée que je suis aussi riche, et aussi plein de lumière que vous, je crois que votre demande est un effet de la confiance, que l'esprit d'une parfaite charité vous inspire; et autant que je le puis connaître, elle est fondée sur ce que vous avez appris la démarche, que Dieu m'a inspiré de faire, en distribuant aux pauvres tous les biens que j'avais.

C'est sans doute ce qui vous a donné lieu de croire que je n'avais pas moins de talents d'esprit, que j'avais eu de richesses temporelles; et que je pouvois facilement vous accorder les instructions que vous me demandiez.

Mais votre espérance n'étant appuyée que sur un faible fondement, elle rend inutiles tous vos bons désirs : Car, où voulez-vous que je prenne autant d'eau qu'il en faudrait, pour éteindre votre soif ? D'où pourrai-je me procurer une liqueur assez agréable, de qui soit digne de vous être présentée ? Où prendrai-je autant de pain que vous en demandez ?

Vous porterez vous-même la peine de votre faute, en ayant faim plus de temps que vous ne souhaitiez, car fallait-il chercher dans la nuit sombre du siècle, le pain de lumière, et de vie; et frapper durant les ténèbres, à la porte d'un ami pauvre, et à demi endormi, pour s'obtenir ?

Vous qui soupirez après les fleuves d'eau vive, pour éteindre votre soif, pourquoi cherchez-vous un peu d'eau dans du sable, et quelques goûtes de rosée, sur une pierre-ponce ? Pour moi, je vous avoue que mon ignorance, et ma folie ont desséché la fontaine de mon coeur; et que s'il y a encore quelque peu d'eau, elle est beaucoup amère, et entièrement corrompue par mes péchés.

Plût à Dieu que par l'efficacité de vos prières, et la douceur de vos Lettres, vous puissiez rétablir cette fontaine, et en dissiper l'amertume, par le bois de votre foi, et l'élégance de votre discours; afin que la parole de Dieu, dont vous êtes le fidèle dispensateur, soit en votre bouche, comme une baguette, pour frapper mon coeur, de même que le prophète se servit de la baguette.

VCO